

Usages et fonctions de la notion de limite

Geoffroy Valadon
Co-fondateur de *La Rotative*

Martin Denoun
Co-fondateur de *La Rotative*,
Doctorant en sociologie au GSPR/EHESS

Il y a quelques temps maintenant que le postulat d'une croissance économique infinie est battu en brèche, principalement à l'appui des contraintes environnementales, qu'il s'agisse du stock limité d'énergies fossiles ou, de manière plus pressante encore, du réchauffement climatique en cours. La remise en cause de ce postulat, longtemps cloisonné dans des cercles restreints, rencontre, au moins depuis la crise de 2007, un certain écho dans des espaces davantage publiques. En effet, si rapidement le « nouvel oxymore »¹ de la « croissance verte » a été imaginé afin de promettre de échappatoire à cette crise globale, il n'en reste pas moins frappant de constater que le doute s'installe au cœur même des sphères décisionnelles : ainsi, en novembre 2013, Larry Summers, qu'on ne peut guère soupçonner de sympathies décroissantes², évoque dans un discours devant le FMI la possibilité d'une croissance nulle à l'avenir, remettant ainsi au goût du jour l'expression de « stagnation séculaire »³.

Dans le débat public, la thématique de la décroissance s'est principalement immiscée par l'argument de l'impossibilité, *via* le slogan efficace « il ne peut y avoir de croissance infinie dans un monde fini », c'est-à-dire sur une planète aux ressources limitées. L'argument climatique a ensuite pris davantage de poids dans la mesure où les prévisions du GIEC semblent indiquer qu'un point de non-retour en termes de réchauffement sera atteint avant que les ressources fossiles soient épuisées. Or il semble impossible de penser l'enjeu du climat sans remettre en cause le mode de vie occidental⁴. C'est notamment dans ce cadre que la notion de *limite* est mobilisée. Nous nous proposons d'analyser ici les usages de cette notion ainsi que ses fonctions dans le discours critique du « monde tel qu'il va »/les discours critiques contemporains.

Qui utilise la notion de *limite* ? En restant dans un cadre assez français, nous avons constaté que trois types de critiques y recourraient de manière positive, c'est-à-dire en défendant la nécessité de trouver ou retrouver un « sens des limites », supposé absent ou perdu. La première critique, qu'on peut qualifier de critique « culturelle », a pour caractéristique d'identifier peu ou prou le libéralisme économique et le libéralisme des mœurs/culturel. La seconde, « anti-industrielle », s'attaque davantage au développement technique de nos sociétés modernes et du risque que cela fait peser, tant sur nos environnements que sur les/nos rapports sociaux. Enfin, la troisième, « décroissante », s'inscrit dans la critique du développement et s'axe principalement sur l'idéologie « croissantiste » et productiviste et ses effets délétères. Ces types de critiques ne forment pas des courants en tant que tels, mais sont des creusets dans lesquels les auteurs puisent, certains se situant clairement dans un type de critique lorsque d'autres ont un répertoire plus varié. Avec prudence, mais par commodité, on appellera ces courants « critiques du progressisme ». Par ailleurs, ce qui nous intéresse, plutôt que ces courants en tant que tels, ce sont les enjeux présents dans la réintroduction de la notion de *limite*.

Terrains de jeux de la limite

On peut désigner trois grands terrains sur lesquels l'idée de « limite » est convoquée. D'abord sur le terrain environnemental, où les limites, conditions de la survie de l'espèce et de la planète, concernent à la fois les ressources fossiles ou la température de l'atmosphère, mais également la biodiversité, les différentes pollutions ou encore les risques technologiques. La limite, comme condition d'une vie collective viable, sert également d'appui dans la description des rapports sociaux : à un niveau très macro, cela concerne par exemple l'emprise de plus en plus globale de logiques marchandes à travers des systèmes complexes, à un niveau plus micro, il s'agit de l'effritement des liens sociaux et de valeurs non compétitives comme le don. Enfin, sur un plan encore plus individuel, voire psychique, elle permet de questionner le rapport à la transgression et à la norme, aux désirs et aux besoins. Ces critiques partent du constat que se développe, au moins dans les pays industrialisés, une certaine idéologie de l'illimitation qui a pénétré les institutions comme les imaginaires. Cette illimitation se reflète dans l'idéologie de croissance, dans l'innovation technologique permanente, dans la volonté de sculpter la nature selon ses désirs, dans les velléités d' « augmenter »

1 Ulrich Brand, « Green Economy – the Next Oxymoron? No Lessons Learned from Failures of Implementing Sustainable Development », *GAIA - Ecological Perspectives for Science and Society*, 21/1, 2012.

2 Professeur d'économie à l'université de Harvard, il a été conseiller du Président Reagan, puis secrétaire du Trésor sous Clinton, avant d'être nommé chef du Conseil économique national par Obama. Entre-temps, il a été chef économiste de la Banque mondiale et président de Harvard.

3 Initialement forgée par l'économiste américain Alvin Hansen en 1938.

4 On se souvient de la phrase que Georges Bush a prononcé en 1992 à Rio de Janeiro lors d'une des premières négociations sur le climat : « *The american way of life is not negotiable* ».

l'humain ou encore dans la tendance à la « pléonexie », vouloir toujours plus, qu'il s'agisse de l'énergie, de la consommation, de des déplacements, de la productivité du travail, et qui s'articule avec le constat d'une « accélération du temps ».

La mobilisation de la notion de *limite* telle qu'elle est mobilisée par ces critiques nous intéresse principalement pour deux raisons. D'un point de vue théorique la « perte » des limites est souvent identifiée comme le nœud, l'origine, ou a minima comme la cause principale des catastrophes et des aliénations contemporaines. D'un point de vue historique, cette notion s'est largement constituée contre les traditions marxistes et structuralistes et de manière générale contre une pensée « progressiste » qui véhicule des tendances « prométhéennes » à l'illimitation, et plus particulièrement contre la « pensée 68 », régulièrement ciblée par ces critiques comme le moment où la boîte de Pandore de l'illimitation a été ouverte sur des terrains contestataires jusque là préservés.

On trouve ce motif de la perte de la notion de limite comme cause première de manière répétée chez les critiques du progressisme. Ainsi, Ariès a « la certitude que l'ensemble des crises qui affectent l'humanité (et menacent même sa survie) a une seule et unique cause majeure. Ces crises s'expliquent par la perte du sens des limites »⁵, et en appelle donc à « retrouver »⁶ puis « renouer avec le sens des limites »⁷. Latouche, constatant quant à lui un « refoulement des limites et un viol de la mesure »⁸, réclame la construction d'une « philosophie des limites »⁹. Alain Caillé affirme que « tout le monde le sait ou le sent bien : la question centrale qui se pose désormais à l'humanité est de savoir si elle saura maîtriser sa maîtrise. Limiter l'illimitation »¹⁰. On la retrouve de manière assez centrale chez Anders, Lasch, Castoriadis, Michéa ou encore Dany-Robert Dufour, de manière plus diffuse chez Illich, et de manière plus détournée chez Ellul et Mumford *via* son opposé la démesure.

L'arrière-cour de la limite

La notion de limite en embarque d'autres. Celle de seuil est centrale, car elle est censée rendre intelligible le passage d'un état à un autre et descriptible le changement entre un avant et un après. Dans les cas exemplaires du climat ou des catastrophes technologiques, le concept d'irréversibilité rend compte de l'impossibilité de revenir à l'état précédant le franchissement du seuil. Illich, par exemple, a utilisé la notion d'effet de seuil à travers son concept de « contre-productivité », visant à indiquer que lorsque certaines institutions dépassaient une certaine taille, les moyens mis en œuvre pour atteindre les objectifs visés se révélaient contre-productifs. Mais Ellul également lorsqu'il décrit le passage d'une « société technicienne » à un « système technicien » en montrant que les nouvelles techniques se produisent dorénavant par la seule « combinaison de données nouvelles », sans intervention humaine délibérée, concertée, orientée vers un but défini. Dans un champ plus politique, la notion de limite entraîne la nécessité d'en définir d'autres, comme celles d'autonomie, de contrôle ou de maîtrise. Castoriadis a insisté sur le fait que l'autonomie n'était pas, bien au contraire, opposée à la nécessité de poser des limites, ou plus précisément de s'auto-limiter : « [une société] autonome veut dire aussi et surtout autolimitée »¹¹. La maîtrise de la technique et de nos conditions de vie en général est également un thème récurrent, aussi bien chez Mumford et Anders que chez Charbonneau ou chez les membres de l'Encyclopédie des nuisances. Enfin, les notions de « convivialisme » ou de « décence ordinaire » (*common decency*) sont mobilisées sur le plan des normes morales. La première vise, entre autres, à poser un « interdit », celui « de basculer dans la démesure (l'*hubris* des Grecs) »¹². La seconde, forgée par Orwell, vise à revaloriser une « morale commune » sédimentée à travers les âges tout en étant modifiée au présent par sa réactivation permanente, et qui vient en opposition à la « métaphysique progressiste de l'illimitation »¹³.

Face à elles sont présentées les notions qui font office de repoussoir. Ainsi la démesure, l'*hubris* ou la pléonexie sont identifiées comme le cœur du mal contemporain. Ces tendances sont vues, plutôt que comme des inventions de la modernité, comme des invariants anthropologiques¹⁴ que les logiques dominantes, ou les institutions n'ont plus souhaité combattre (ou n'ont plus été en mesure de le faire). Symétriquement à la maîtrise et à l'autonomie, la perte de maîtrise et la dépossession caractérisent le passage à des sociétés qui refusent d'admettre l'existence de limites et qui par conséquent refusent de s'en fixer, selon un schéma adolescent régulièrement mobilisé par ces critiques. Cette dimension « hubristique » chez l'homme prend l'aspect d'une cause première à l'origine du sombre tableau contemporain. Car c'est bien du constat, fait aujourd'hui, du déferlement de l'*hubris*, repéré tout autant dans les derniers développements du

5 Paul Ariès, *La décroissance. Un nouveau projet politique*, Villeurbanne, Golias, 2007, p. 276.

6 *Ibid.*, p. 41.

7 *Ibid.*, p. 218.

8 Serge Latouche, *L'âge des limites*, Paris, Milles et une nuit, 2012, p. 15.

9 Entretien avec Serge Latouche, 22 décembre 2011, *Article 11* [<http://www.article11.info/?Serge-Latouche-Vous-vous-sentez>].

10 Alain Caillé, *Pour un manifeste du convivialisme*, Lormont, Le bord de l'eau, coll. « Documents », 2011, p. 64-65.

11 Cornélius Castoriadis, *Une société à la dérive*, Paris, Le seuil, coll. « La couleur des idées », 2005, p. 238.

12 *Manifeste convivialiste*, p. ?

13 Jean-Claude Michéa, *Le complexe d'Orphée. La gauche, les gens ordinaires et la religion du progrès*, Paris, Flammarion, coll. « Climats », 2013, « Scolies. Lettre G ».

14 Un mal qui, s'il atteint sa plus grande intensité actuellement, aurait pris l'ascendant depuis un certain temps. Certains situent ce moment à l'Antiquité grecque et à l'invention de la « Raison » occidentale, d'autres le situent à Bacon et Descartes alors que les principes de la science expérimentale « moderne » sont ébauchés, entraînant la réification de la nature, d'autres l'identifient plutôt au moment hobbesien et sa théorie des intérêts, d'autres enfin voient ce passage à un âge de la démesure lors des prémises de la révolution industrielle.

capitalisme financier que dans les théories post et trans-humanistes, ou encore dans les revendications incessantes de nouveaux droits, que la notion de limite est présentée comme un rempart trop longtemps oublié.

Bien que la notion de limite ne fasse que rarement l'objet d'un travail analytique précis, on peut en dégager deux acceptions : une première positive – la limite comme ce qui contient – et une seconde négative – la limite comme bordure ou frontière. Le premier sens suppose qu'il faut limiter quelque chose en l'homme, c'est-à-dire une tendance à vouloir toujours plus : volonté de (toute) puissance, désir illimité (ou relance permanente d'un désir jamais assouvi). Le second s'appuie sur la présupposition de limites structurelles : la limite du corps humain, de la mort, des sexes, des générations, des pays, des langues, de la planète, etc. Dès lors, le problème viendrait de la tendance humaine à lever ces limites (ainsi de l'accumulation sans fin de richesse), à les traverser (ainsi de la différence sexuelle) ou à les effacer (ainsi de la distinction entre le réel et le virtuel).

La chaîne causale n'est pas toujours la même, elle n'est pas non plus détaillée très précisément. Souvent, il apparaît que cette tendance psychique à la démesure n'est plus maîtrisée par le « social » (par des mécanismes institutionnels de régulation du désir¹⁵), et peut même être alimentée par lui. C'est la version passive : les normes (interdits, règles morales, etc.) tombent face à la puissance de l'*hubris*. En revanche, parfois, c'est l'apparition d'une nouvelle manière de penser (raison instrumentale grecque ou des Lumières, théorie hobbesienne des intérêts, etc) qui nourrit une *hubris* ne demandant qu'à s'actualiser et croître. C'est la version active : on a fait tomber les normes.

Méthode au pays de la limite

La présence de quelque chose comme l'*hubris*, et la tendance de l'idéologie néolibérale à disqualifier certaines normes en vue de la création de nouveaux marchés sont des intuitions fortes. Mais encore faut-il s'entendre sur le phénomène de départ : l'expression débridée de l'*hubris* contemporaine est-elle liée aux seules « passions tristes » spinozistes, ou bien s'enchâsse-t-elle au contraire à la rationalité statistique qui a pris place tant dans l'organisation du travail que dans les méthodes publicitaires, ou bien est-elle justement ce qui articule ces passions avec cette rationalité instrumentale ? Dans le même temps, il faut aussi s'entendre sur ce qui fait l'objet d'une description. L'invocation à « retrouver le sens de la limite »¹⁶ nécessite de décrire assez précisément ce qui fait l'objet d'une démesure ou d'une « perte du sens ». Or, souvent, cette invocation est rapportée à des éléments très divers : par exemple, l'évocation de taux de suicide, du nombre d'accidents de la route, des chiffres du chômage, du poids financier de certains secteurs, de la croissance de l'industrie pornographique, de la loi de Moore, les « jeunes de banlieue », de Fukushima, etc. En souhaitant monter rapidement en généralité, ces analyses mêlent régulièrement des données qui ne sont souvent pertinentes que lorsqu'on partage le présupposé de leur lien génétique, lien qui est pourtant l'objet de la démonstration. D'autre part, les descriptions sont rarement l'objet d'un travail minutieux qui permettrait au lecteur de pouvoir éprouver la tangibilité de l'analyse. Ainsi, quels sont les critères qui permettent de savoir si on se trouve dans un cas d'*hubris*, ou alors dans le cas d'un *hubris* qui doit être « interdit » ? Avec l'exemple de la fabrication d'une bombe H ou de la viande *in vitro*, le cas d'*hubris* semble assez intuitif, mais qu'en est-il dans le cas des pratiquants de sports extrêmes ou du projet de tour de monde par l'avion à énergie solaire *Solar Impulse* ?

Pour emporter l'adhésion du lecteur, ces analyses s'appuient couramment sur un ressort : la dramatisation de la *gravité* de la situation par rapport à d'autres domaines, d'autres sociétés et d'autres époques, et la dramatisation de l'*urgence* de la situation qui est chaque jour plus proche du point de non-retour. Cette dramatisation, nourrie par des séries d'exemples présentés de manière à apparaître scandaleux, absurdes ou effrayants, permet de mobiliser des outils d'analyse singuliers : la « preuve » par la coïncidence, par le paradoxe, par le raccourci et par le soupçon ; la définition par la tautologie ; l'histoire téléologique ; la nécessité réciproque de tous les éléments ; le jugement fondé sur le sens commun et l'ironie ; la pathologisation par des métaphores médicales (virus, dégénérescence...). Anders a bâti un style spécifique avec sa « méthode de l'exagération » qui vise à « semer la panique ». Car, colonisés par l'idéologie du progrès, les gens sont prisonniers d'une logique qu'ils ne voient pas. Il faut par conséquent être la vigie, lucide dans un monde d'illusion, et ainsi « les éclairer ». La vérité est cachée, et la forme scientifique de la vérité est trompeuse : il faut au contraire interpréter des traces, des signes apparemment insignifiants et les agréger en faisant confiance à son jugement ou sentiment.

Débattre d'un nouveau régime de la limite ?

Stéphane Lavignotte s'interroge au sujet de la décroissance comme démarche : « Mais attend-on d'une démarche radicale qu'elle soit réaliste dans son programme ou qu'elle provoque le débat, qu'elle ouvre les imaginaires en pointant une bifurcation désirable des sociétés ? »¹⁷ En effet, la plupart des auteurs qui mobilisent la notion de limite veulent ouvrir un débat dont la discussion des termes n'est généralement pas permise. En effet toujours, il existe, dans de nombreuses arènes et dispositifs, une injonction à accélérer, à ne pas être « passiste » et à « vivre avec son temps », à se dépasser, dépenser et se dépenser, à faire de chaque épreuve une occasion. Tout cela a été décrit assez précisément,

15 « On peut, je crois, soutenir l'idée que la fonction politique essentielle de toutes les religions (et de toutes les morales ou éthiques) a été de contenir l'*hubris* (ou la volonté de puissance, la quête de reconnaissance, le désir, et tout ce qu'on voudra du même ordre) dans les limites du supportable », Alain Caillé, Compte-rendu d'une séance du « groupe convivialisme » relative à l'*hubris*, 1 mars 2012 [<http://www.lesconvivialistes.org/textes-et-debats/textes/19-extraits-des-compte-rendus-des-seances-du-groupe-convivialisme>].

16 Cédric Biagini, Guillaume Carnino, Patrick Marcolini (coord.), *Radicalité. 20 penseurs vraiment critiques*, Montreuil, L'échappée, coll. « Frankenstein », 2013, « Introduction : prendre le mal à la racine », p. 17.

17 *La Décroissance est-elle souhaitable ?*, Paris, Textuel, 2010, p. 45.

avec les inflexions qu'entraîne nécessairement le passage d'un milieu à l'autre. Pour autant, il manque souvent chez ces critiques la prise en compte d'éléments contradictoires sérieux, sans qu'ils soient immédiatement éconduits au prétexte que le « système » produit des leurreurs visant à intégrer continûment l'activité critique. Par exemple, dans un système dynamiseur de « toute limite », incapable même de s'y confronter, comment l'analyse intègre-t-elle la mise en place du principe de précaution, et de ses effets sur les décisions relatives aux OGM et aux gaz de schistes en France ? Comment explique-t-on l'annonce de la fin du nucléaire en Allemagne ? Comment intègre-t-on l'impact de la critique ainsi que ces dispositifs institutionnels consistant en la mise en place de garde-fou et de procédures participatives ? Évidemment, ces dispositifs sont soumis à d'intenses jeux de pouvoirs et sont sujets à être récupérés au profit d'intérêts d'acteurs dominants. Néanmoins, l'analyse par la gouvernementalité est amputée de la description fine des milieux lorsqu'elle explique que l'ensemble de ces dispositifs ne sont que des soupapes destinées à maintenir la critique à un niveau d'intensité gérable, afin que se poursuive la logique hégémonique.

Face à cela, si le combat politique est une réponse parfois envisagée, prime est souvent faite à l'injonction morale. Il y a probablement deux raisons à cela : la première est que l'on peut considérer avec Michéa que l'indignation est temporellement première, au sens où l'action politique ne peut avoir de sens sans elle ; la seconde est qu'en réclamant l'instauration de nouvelles limites pour répondre à l'*hubris*, on se situe nécessairement dans le champ moral. Cette prime à l'indignation qui réinvestit le terrain moral manque souvent d'éléments de propositions concrets qui pourraient favoriser la mise en place d'une « morale commune ». Si l'enjeu est bien de « décoloniser les imaginaires », selon la formule de Latouche, on ne peut pas faire l'économie de la construction collective de normes partagées, et on voit mal comment cette construction pourrait se faire *via* une *catharsis*¹⁸.

Or, le mode d'utilisation de la notion de limite que nous avons repéré ne fournit pas les meilleures conditions pour l'élaboration collective de nouvelles normes. En construisant cette notion sous un mode très général, elle devient difficilement applicable à des cas précis qui ne soient pas tranchés par avance, alors même que ce devrait être sa fonction. Ensuite, une telle généralité dans une notion censée être un des outils descriptifs de l'analyse entraîne une généralité dans les descriptions. Ces dernières renforcent des positions caricaturales entre défenseurs de « la » limite et contempteurs de « toute » limite, ce qui n'est assurément pas à la hauteur de l'enjeu. Il faut sans doute pour cela mettre en place les conditions d'une discussion inventive qui laisse la place aux descriptions fines et aux arguments contradictoires, depuis le constat partagé qu'il est nécessaire de trouver un nouveau régime de la limite. Et donc, sans que les uns soient disqualifiés au prétexte de leur attachement « réactionnaire » aux normes et institutions passées, et sans que les autres soient neutralisés au motif de leur valorisation « progressiste » de la libération des « contraintes de socialisation [qui] est en un sens une grande conquête »¹⁹.

18 « L'objectif nécessaire de réduction passe par un changement d'imaginaire qui rendrait le comportement requis « naturel ». Il ne s'agit pas de remplacer un impératif compulsif de consommation par un autre impératif non moins compulsif d'austérité, mais d'opérer une véritable « catharsis » », Serge Latouche, *Le pari de la décroissance*, Paris, Fayard, 2006, p. 104.

19 Cornélius Castoriadis, « Stopper la montée de l'insignifiance », in *Le monde diplomatique*, août 1998.